



**HAL**  
open science

**Une correspondance officielle pour faire la guerre ?  
Lettres polémiques et rhétorique de l'affrontement entre  
Byzance et l'Occident (IXe-Xe s.)**

Nicolas Drocourt

► **To cite this version:**

Nicolas Drocourt. Une correspondance officielle pour faire la guerre ? Lettres polémiques et rhétorique de l'affrontement entre Byzance et l'Occident (IXe-Xe s.). Lettres et Conflits dans l'Occident tardo-antique et médiéval, ANR-DFG EPISTOLA, Cycle Épistolaire politique, Universidad de Granada, Oct 2015, Grenade, Espagne. pp.267-283. hal-03396308

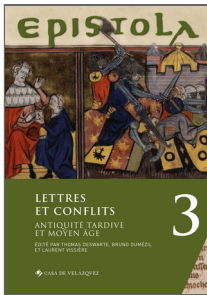
**HAL Id: hal-03396308**

**<https://hal-nantes-universite.archives-ouvertes.fr/hal-03396308>**

Submitted on 29 Oct 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Thomas Deswarte, Bruno Dumézil et Laurent Vissière (dir.)

### Epistola 3. Lettres et conflits Antiquité tardive et Moyen Âge

Casa de Velázquez

---

## Une correspondance officielle pour faire la guerre ?

Lettres polémiques et rhétorique de l'affrontement entre Byzance et l'Occident (IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> s.)

Nicolas Drocourt

---

Éditeur : Casa de Velázquez  
Lieu d'édition : Madrid  
Année d'édition : 2021  
Date de mise en ligne : 23 septembre 2021  
Collection : Collection de la Casa de Velázquez  
EAN électronique : 9788490963388



<http://books.openedition.org>

Ce document vous est offert par Casa de Velázquez



#### Référence électronique

DROCOURT, Nicolas. *Une correspondance officielle pour faire la guerre ? Lettres polémiques et rhétorique de l'affrontement entre Byzance et l'Occident (IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> s.)* In : *Epistola 3. Lettres et conflits : Antiquité tardive et Moyen Âge* [en ligne]. Madrid : Casa de Velázquez, 2021 (généré le 11 octobre 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cvz/27150>>. ISBN : 9788490963388.

---

# UNE CORRESPONDANCE OFFICIELLE POUR FAIRE LA GUERRE ?

LETTRES POLÉMIQUES ET RHÉTORIQUE DE L'AFFRONTEMENT  
ENTRE BYZANCE ET L'OCCIDENT (IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> S.)

Nicolas Drocourt  
*Université de Nantes*

L'histoire des relations politiques comme ecclésiastiques entre l'Occident latin et le monde byzantin a laissé plusieurs lettres officielles qui sont restées célèbres pour leur style vif et critique. C'est un ton particulièrement virulent dont usent en effet certains épistoliers des chancelleries en s'adressant à leur correspondant. Cette virulence prend même le ton du mépris ouvertement affiché lorsqu'un empereur comme Michel III s'adresse au pape Nicolas I<sup>er</sup> et taxe sa langue latine de « scythique et barbare », en 865<sup>1</sup>. Peu de temps après, c'est en des termes nullement feutrés que l'empereur carolingien Louis II, dans une lettre à Basile I<sup>er</sup>, stigmatise ces « Grecs » qui, semblables à des « sauterelles » ou des « langoustes » (*bruchi*; *locuste*), reculent sur la voie du combat qu'ils devraient suivre et démontrent ainsi leur piètre qualité de soldats. Les deux empereurs font alors la difficile expérience d'un siège mené de concert par leurs deux armées contre la cité de Bari en Italie du Sud. Bien plus, cette image dépréciative des Byzantins est là pour répondre aux sarcasmes du *basileus* qui, dans une lettre précédente, mais perdue, taçait, lui, des Francs plus motivés à se distraire et faire bombance sous les murs de la cité plutôt qu'à réellement porter l'estocade contre cette dernière<sup>2</sup>. Une telle tonalité dans des échanges épistolaires ne laisse pas de surprendre lorsqu'on la relève dans des lettres émanant de souverains qui se réclament des vertus pacifiques pendant leur règne. Le style débridé de certaines de ses missives, ou du moins de quelques passages de certaines, est ainsi bien éloigné du ton a priori attendu, empreint d'une certaine réserve ou distance, ton neutre seyant au langage diplomatique faisant fi de toute polémique ouverte<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> NICOLAS I<sup>er</sup>, *Epistolae*, ep. 88, p. 459, l. 5-6; JAFFÉ, *Regesta pontificum romanorum*, n° 2796; DÖLGER, 2009, n° 464. Le pape réfutera cet argument jusqu'à six reprises dans sa réponse au *basileus*, comme le souligne CHRYSOS, 2019, p. 262.

<sup>2</sup> *Chronicon Salernitanum*, chap. CVII, pp. 115-116. Sur le contexte : NERLICH, 1999, pp. 45-46.

<sup>3</sup> MULLETT, 1992, p. 214, qui rappelle que la lettre est un « *friendly genre* ». Il est vrai que ces deux lettres ici mises en exergue relèvent d'un contexte particulier, voir DMITRIEV, 2015, sur lequel nous reviendrons.

C'est autour de cet apparent paradoxe que porteront les réflexions qui suivent, et ce à partir de quelques cas ressortissant donc aux relations entre Byzance et l'Occident aux ix<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles<sup>4</sup>. Ces quelques exemples spécifiques seront considérés comme révélateurs des tensions larvées comme ouvertes qui ont pu scander les contacts entre ces ensembles. La fin du ix<sup>e</sup> siècle, comme il vient d'être souligné, est souvent montrée du doigt comme celle de la plus grande opposition entre une partie de cet Occident chrétien latin et le monde byzantin<sup>5</sup>. Aussi, les dimensions de l'Empire byzantin et ses multiples marges frontalières pendant cette période ne sauraient nous limiter aux seules relations avec le monde latin. Elles peuvent nous conduire à tenter le jeu des comparaisons avec deux autres partenaires épistolaires et officiels des Byzantins. D'un côté, les Bulgares qui — vus de Constantinople — relèvent bien de l'« Occident » (Δύσις)<sup>6</sup>, outre le fait qu'ils soient en filigrane des tensions entre les deux Rome à la fin du ix<sup>e</sup> siècle; de l'autre, le voisin musulman, qui ne sera que succinctement évoqué, mais avec qui les contacts, notamment de nature épistolaire, ont été fréquents. La place dévolue ici aux Bulgares, pour le début du x<sup>e</sup> siècle uniquement, s'explique en outre pour des raisons documentaires: nous jouissons de deux corpus de lettres officielles adressées en particulier à ces voisins. Ces corpus sont exceptionnels tant par leur ampleur que par le fait qu'ils constituent en partie l'arbre qui cache la forêt d'une documentation officielle particulièrement lacunaire en langue grecque, pâle reflet de l'activité intense de la chancellerie impériale de Constantinople. Le premier de ces corpus est l'œuvre du patriarche Nicolas Mystikos qui a aussi été un temps régent de l'Empire, dans la seconde décennie du x<sup>e</sup> siècle; le second concerne Théodore Daphnopatès, épistolier officiel de l'empereur Romain I<sup>er</sup> Lécapène, deux décennies plus tard<sup>7</sup>.

Confrontés à la documentation latine — qu'elle soit normative (les lettres elles-mêmes) ou narratives (chroniques, annales, biographies) — ces deux corpus permettront ici de développer deux thèmes. La première question posée aura pour but de saisir à partir de quand, de quels mots employés en particulier, une lettre peut être considérée comme injurieuse, ouvrant la voie à la polémique — et ce que l'on soit en contexte d'opposition armée ou non. Même en dehors du cadre d'un affrontement militaire direct, le combat peut se jouer sur le plan de la rhétorique épistolaire, nous l'avons entrevu entre Michel III et Nicolas I<sup>er</sup>. Cette même rhétorique sera l'objet d'un second temps de réflexion. Sur quels arguments repose-t-elle?

<sup>4</sup> Au sein de ce dernier ensemble, seront privilégiées les cours carolingienne, ottonienne et pontificale.

<sup>5</sup> Les études ont été nombreuses sur cette confrontation. Retenons ici celles de SIMEONOVA, 1998, au cœur de la problématique qui est la nôtre, et de MORMINO, 2015. Voir aussi, dans le présent volume, l'article de Giulia Cò.

<sup>6</sup> THÉODORE DAPHNOPATÈS, *Correspondance*, ep. 5, p. 59, l. 38, et voir plus bas pour l'usage qui est fait de ce concept d'Occident dans la correspondance byzantine avec ces mêmes Bulgares.

<sup>7</sup> NICOLAS MYSTIKOS, *Letters*; pour Théodore Daphnopatès, voir la note précédente.

LES MOTS DE LA DIPLOMATIE :  
DE LA LETTRE INSULTANTE À LA LETTRE POLÉMIQUE

Il paraît logique de débiter par une mise en évidence de ce qui, dans les lettres officielles, fait polémique, autrement dit quels thèmes et sujets reflètent ou suscitent de la tension, réveillent ou renforcent des antagonismes. Il convient d'appréhender ces thèmes de manière large, a priori, car ce qui est ou fait polémique ne doit pas uniquement ni nécessairement être limité à ce qui est violent ou spectaculaire — ainsi la « langue scythique et barbare » pour qualifier la langue latine dans les mots de Michel III, qui est une charge ouverte et appuyée contre le pape. Plus d'une fois, la polémique se fait bien plus discrète, ou d'apparence discrète ou sournoise, mais elle n'en est pas moins intense pour autant.

Logiquement, la question relative au titre impérial peut sur ce point être évoquée. Si elle suscite bien sûr des tensions sensibles dans les contacts entre empires byzantin et carolingien, puis ottonien, ces tensions s'estompent finalement assez rapidement, sans jamais disparaître totalement<sup>8</sup>. On finit à Byzance par s'accommoder de ce qui reste, assurément et officiellement, une usurpation de pouvoir puisque, idéalement, il ne peut y avoir qu'un seul et unique empereur romain, lieutenant de Dieu sur Terre, celui qui règne sur les détroits, le *basileus tôn Romaiôn*. On notera d'ailleurs, pour ce qui est du règne de Charlemagne après l'an 800, que son célèbre biographe, Eginhard, assure que c'est à force d'ambassades et de lettres envoyées vers le Bosphore, missives dans lesquelles il qualifiait ses interlocuteurs de « frères », que le souverain franc finit par trouver l'assentiment des Byzantins<sup>9</sup> — à défaut d'une reconnaissance pleine et entière du reste. En 812, en effet, à l'occasion de la conclusion du traité d'Aix-la-Chapelle, c'est une reconnaissance du bout des lèvres de la part des Byzantins qui prévaut : si Charles est bien acclamé empereur, *basileus*, par les légats byzantins présents, c'est uniquement en tant que *basileus* « *tôn Fraggôn* » (τῶν Φράγγων), empereur des Francs, et non des Romains, comme l'assure le chronographe Théophane<sup>10</sup>. Avant cette date, la titulature officielle de l'empereur Charlemagne peut d'ailleurs être jugée prudente au regard de cette rivalité ouverte avec l'empereur byzantin, puisque le souverain franc est « grand et pacifique empereur, gouvernant l'Empire romain ». On soulignera que cette « romanité » est subtilement gommée dans la lettre que Charles envoie en 813 à Michel I<sup>er</sup>, mais les deux empereurs y

<sup>8</sup> Souvent étudiées, nous ne les développerons pas ici et nous limiterons à rappeler les études désormais classiques de : OHNSORGE, 1947 ; LAMMA, 1959 ; CIGGAAR, 1996, index s.v. *Zweikaiserproblem* ; NERLICH, 1999, pp. 17-22, 61-64.

<sup>9</sup> EGINHARD, *Vie de Charlemagne*, chap. XXVIII, pp. 80-81 ; il précise qu'en « prenant le titre d'empereur, [Charlemagne] s'était rendu suspect à leurs yeux de vouloir leur arracher l'Empire : *ibid.*, chap. XVI, pp. 48-49.

<sup>10</sup> THÉOPHANE, *Chronographia*, AM 6304, p. 494, qui réservait jusqu'alors (812) le titre de « *rèx tôn Fraggôn* » (« roi des Francs ») à Charlemagne. Voir aussi *Annales regni Francorum*, a. 812, p. 136 ; DÖLGER, 2009, n° 385.

sont placés sur un pied d'égalité puisque également qualifiés d'« empereur auguste »<sup>11</sup>. Mais le ton n'est pas toujours à cette volonté d'aplanir les difficultés. En avril 824 en effet, la longue lettre de Michel II à Louis le Pieux débute par une adresse où Louis est bien « glorieux roi des Francs et des Lombards », mais cette même adresse précise « et appelé par eux empereur » (*regi Francorum et Langobardorum et vocato eorum imperatorum*)<sup>12</sup>. On sent bien ici les réticences que la cour byzantine a à reconnaître le titre impérial au souverain franc, et la formulation choisie par la chancellerie byzantine a certainement froissé ce même souverain, quoiqu'elle soit fidèle à l'esprit de la reconnaissance de 812 telle que la présente Théophane.

La formulation des adresses des lettres officielles, où transparaissent ces questions de titulature, apparaît donc comme un premier élément de taille dans ce jeu des rivalités et des inimitiés que l'on peut ou veut se créer, comme esquiver du reste. Tout en donnant à plusieurs reprises du « frère très cher » lorsqu'il s'adresse à Basile I<sup>er</sup> dans une lettre déjà mentionnée, l'empereur Louis II omet bien volontiers de qualifier ce dernier d'*imperator augustus Romanorum*, titre qu'il se réserve dans l'adresse de ce même document officiel, n'accordant à Basile que les titres de « très glorieux et très pieux empereur de la Nouvelle Rome »<sup>13</sup>. Faute de chroniqueurs grecs ayant glosé sur ce contact, on ignore la réaction du Palais sacré de Constantinople, mais elle n'est pas difficile à deviner.

Pour l'appréhender, on peut toutefois s'appuyer sur un autre témoignage, particulièrement précieux, et notamment sur ces points: la *Legatio* de Liudprand de Crémone. Celui-ci livre en effet, certes dans le récit à charge que l'on sait contre la cour impériale de Nicéphore Phokas, un témoignage confirmant que ces questions de titulature peuvent s'avérer une première forme d'insulte à l'endroit d'un destinataire d'une lettre officielle. Les faits se déroulent en l'année 968 — dans le contexte des suites de l'avènement impérial, en Occident, du roi de Germanie Otton I<sup>er</sup>, devenu empereur six ans plus tôt. L'évêque de Crémone est alors le représentant officiel d'Otton sur le Bosphore, à la recherche d'une alliance matrimoniale d'autant plus introuvable entre les deux cours impériales que l'empereur germanique a aussi des visées militaires sur des territoires considérés comme chasse gardée de l'Empire byzantin, en Italie méridionale et autour de Bari de nouveau et précisément<sup>14</sup>.

<sup>11</sup> CHARLEMAGNE, *Caroli Magni epistolae*, p. 556, l. 1-4: « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Charles, par les largesses de la grâce divine Empereur Auguste [*imperator et augustus*], roi des Francs et des Lombards, à son aimé et honorable frère Michel glorieux Empereur Auguste, salut éternel en Notre-Seigneur Jésus-Christ ».

<sup>12</sup> Nous reprenons ici la traduction de LEMERLE, 1965, p. 255, citant ladite lettre éditée dans *Concilia aevi karolini*, p. 475, l. 30-32.

<sup>13</sup> *Chronicon Salernitanum*, chap. CVII, p. 107, l. 31-32; DMITRIEV, 2015, pp. 22-23; BOUGARD, 2011, p. 335 et n. 132.

<sup>14</sup> On trouvera de plus amples références et explications du contexte dans de multiples travaux sur ce texte de Liudprand, en particulier l'étude de HOFFMANN, 2009, avec les nombreuses références. Il faut désormais ajouter la présentation et les commentaires de François Bougard, eux aussi assortis des renvois aux travaux historiographiques sur ce texte et son époque: LIUDPRAND

C'est dans ce contexte que, durant son séjour sur le Bosphore, Liudprand de Crémone rend compte des effets pour le moins dévastateurs de l'arrivée d'une lettre officielle d'origine pontificale. Avec cette lettre, la question de la titulature se trouve de nouveau posée avec éclat. Si l'on en croit l'évêque d'Italie du Nord, la missive transmise par des légats pontificaux, en août de ladite année, fut jugée injurieuse par les autorités byzantines. C'est, cette fois-ci, le qualificatif d'« empereur des Grecs » désignant Nicéphore Phokas qui fut en effet perçu comme « fautif et insolent » aux yeux de ceux que Liudprand qualifie lui-même au passage de « Grecs »<sup>15</sup>. C'est assurément et davantage le titre d'empereur des Romains que le *basileus* était, de son point de vue, légitimement en droit d'attendre. Bien plus, toujours dans le rapport qu'en donne Liudprand et dans ce même passage, l'offense fut d'autant plus grande que cette même lettre priait Nicéphore de « nouer un lien de parenté et de ferme amitié avec [...] Otton, empereur auguste des Romains ». Ce furent là des propos scandaleux pour les consciences byzantines, illustrant un ordre du monde inversé au regard des éléments d'idéologie politique cités plus haut, synonymes de prétentions du *basileus* à la supériorité sur ses contemporains, et encore plus à la romanité. Ce caractère est pourtant essentiel à son identité on le sait, au milieu du x<sup>e</sup> siècle comme auparavant et par la suite, dimension dont la chancellerie pontificale aurait fait fi dans sa correspondance avec la nouvelle Rome<sup>16</sup>.

On peut bien sûr douter de la véracité comme de l'exagération dans la description des faits relatés par Liudprand, faits qui ne sont relayés du reste par aucun autre document à notre connaissance. Vrai ou faux, peu nous importe finalement : le fait même qu'il l'écrive porte sens en soi, et en dit long sur l'irritabilité que ces questions de titulature et d'adresse peuvent susciter. En outre, le fait paraît remarquable, car sans conduire en aucun cas le pape à proférer des insultes en bonne et due forme, cette lettre en a finalement le même effet. La cour byzantine semble l'avoir interprétée de la sorte, comme si elle insultait directement l'empereur — nous révélant tout le côté sournois des intentions, a priori, d'une lettre officielle. Mais la réaction impériale byzantine va plus loin, si l'on suit toujours Liudprand. Aux yeux des Byzantins, cette lettre et cette adresse auraient été rédigées à Rome « sur le conseil »

---

DE CRÉMONE, *Œuvres*, pp. 40-45 (présentation), 366-423 (texte de l'*Ambassade à Constantinople*, ou *Legatio*), et 529-551 (notes et commentaires).

<sup>15</sup> *Ibid.*, *Legatio*, § 47: *Quae vox, quae inscriptio secundum Grecos peccatrix et temeraria...* (LIUDPRAND DE CRÉMONE, *Œuvres*, pp. 402 et 403 pour la traduction que nous suivons, et avec le commentaire p. 544, n. 161). Liudprand se demande ici comment un tel qualificatif n'a pas tué celui qui a apporté la lettre à la cour impériale. Sur ce passage, voir aussi: HOFFMANN, 2009, pp. 134-135; ROCHETTE, 2012, p. 324; NERLICH, 1999, pp. 143 et 301; JAFFÉ, *Regesta pontificum romanorum*, n° 3727. Sur l'usage du terme de *grecus* dans les textes latins les plus polémiques à l'endroit des Byzantins: PETERS-CUSTOT, 2017, pp. 57-60.

<sup>16</sup> Sur l'identité romaine des Byzantins: voir récemment KALDELLIS, 2013; ID., 2019; STOURAITIS, 2014, et les remarques de PETERS-CUSTOT, 2017, pp. 54-57.



d'Otton I<sup>er</sup>, et cela n'aurait fait même aucun doute pour eux<sup>17</sup>. Liudprand, bien sûr, s'en défend : il assure que ce choix incombe au seul Jean XIII, qualifié au passage d'imbécile (*fatuus*) par les hauts dignitaires byzantins, ce sur quoi rebondit l'évêque de Crémone argumentant de la légèreté du pontife pensant louer l'empereur. Et Liudprand de renchérir en assurant que, dans les prochaines épîtres, la suscription qualifiera désormais les empereurs byzantins de « grands et augustes empereurs des Romains<sup>18</sup> ».

Un regard du côté des relations entre la cour byzantine et ses voisins bulgares et arabo-musulmans démontre que cette question de titulature ou d'adresse se pose aussi avec ces partenaires diplomatiques, particulièrement en contexte de tensions. Jouant sur l'idéologie de la famille des princes dont il occupe, évidemment, la tête, l'empereur byzantin peut qualifier son correspondant bulgare de « fils » – comme en témoigne le corpus de lettres rédigées dans les années 910 et début 920 et destinées à Syméon<sup>19</sup>. Ce dernier devient toutefois le « frère spirituel » de l'empereur, comme le montrent plusieurs lettres postérieures adressées au même Syméon, vers 925. Ce choix sanctionne tout à la fois la pression militaire exercée par Syméon et ses armées sur le territoire impérial et, effet de cette pression, la reconnaissance par les Byzantins en 924 du titre de *basileus ton Bulgarôn*, « empereur des Bulgares », titre dont se prévaut Syméon<sup>20</sup>. La prétention de ce dernier s'affirmant même *basileus ton Bulgarôn kai tôn Romaiôn* en revanche n'est nullement relayée par la correspondance byzantine, car ce dernier point, « empereur des Romains », est contraire à l'idéologie, comme il l'était déjà dès l'an 800 avec le titre pris par Charlemagne. Les lettres conservées sous l'année 925 et envoyées à Syméon montrent que cette question restait litigieuse et objet de débats, le Bosphore se refusant, à cette date, cet usage qui eût été un accroc à l'idéologie d'un empereur des Romains unique. La promotion que constituait sous Syméon le passage de « fils » à « frère spirituel » de l'empereur<sup>21</sup> semble oubliée par la suite — bien que des actes de chancellerie

<sup>17</sup> LIUDPRAND DE CRÉMONE, *Œuvres, Legatio*, §§ 50 et 51, pp. 406-407. Sur cette question de l'initiative ottonienne ou pontificale, voir en dernier lieu HOFFMANN, 2009, p. 135, n. 88, et les références aux réflexions de Martin Lintzel et Werner Ohnsorge.

<sup>18</sup> LIUDPRAND DE CRÉMONE, *Œuvres, Legatio*, § 51, pp. 406-407 et pp. 545-546, n. 173 et 175 où François Bougard rappelle que Liudprand cite ici Térence, *L'eunuque*, avec l'emploi de tels termes (*fatuus, insulsus*). Cependant il souligne aussi que ce qualificatif de *fatuus* avait été employé dans une lettre de Maurice au pape Grégoire le Grand, lui reprochant une initiative diplomatique maladroite, accusation face à laquelle le pape répondit en prenant appui sur sa simplicité d'âme (Lettres, V, 36) — comme s'y emploie Liudprand pour défendre Jean XIII ; sur cet épisode et la « stature internationale » de Grégoire le Grand, voir désormais BOUGARD, 2011, pp. 299-305.

<sup>19</sup> NICOLAS MYSTIKOS, *Letters*, ep. 5-11 et ep. 14-31. Sur l'idéologie de la famille des princes : OSTROGORSKY, 1956 ; voir aussi GRÜNBART, 2005, pp. 52-53.

<sup>20</sup> THÉODORE DAPHNOPATÈS, *Correspondance*, ep. 5, p. 57, ep. 6, pp. 69, 75 et ep. 7, p. 84 ; DÖLGER, 2003, n<sup>os</sup> 606, 607 et 608. Cette reconnaissance se fait en 924 lors de la rencontre entre Romain I<sup>er</sup> et Syméon sous les murailles de Constantinople (STEPHENSON, 2000, p. 23), puis en 927, sous le tsar Pierre, avec à la clé une alliance matrimoniale avec la petite-fille de l'empereur Romain I<sup>er</sup> Lécapène et le renouvellement du tribut payé par les Byzantins (*ibid.*, pp. 23-24).

<sup>21</sup> Comme l'interprète Stephenson, *ibid.*, p. 37.



nous manquent pour le certifier : au milieu du x<sup>e</sup> siècle, le fils de Syméon qui succède à ce dernier à la tête du royaume bulgare en 927, est redevenu un « fils spirituel » dans les adresses des lettres impériales comme en témoigne le *Livre des cérémonies*<sup>22</sup>.

De leur côté, le cas des contacts épistolaires entre l'Islam et Byzance révèle quelques mentions significatives. À lire ces adresses, et plus largement les qualificatifs employés par les chancelleries arabes, et principalement abbassides, trois termes paraissent les plus usuels pour s'adresser à l'empereur ou le désigner. Rappelons tout d'abord celui, classique et presque attendu, de *malik al-Rûm*, littéralement le « roi des Rûm ». On le repère aussi dans les sources narratives, aux côtés notamment de *taghiyat al-Rûm*. Celui-ci est tout autant attendu finalement, même dans un document officiel, puisqu'il signifie littéralement « le tyran des Rûm », Rûm pour Romains, c'est-à-dire Byzantins. Le qualificatif de tyran ne saurait surprendre puisqu'il renvoie à une manière d'illégitimité du pouvoir impérial propre à renforcer, au contraire, la légitimité du souverain musulman à prendre sa place<sup>23</sup>. Il me semble toutefois particulièrement remarquable qu'en contexte de tensions et d'opérations militaires, la correspondance officielle aurait volontairement fait le choix d'un autre qualificatif, bien plus dépréciatif pour s'adresser au *basileus* : il y apparaît comme le « Chien des Rûm », *kalb al-Rûm*<sup>24</sup>.

C'est particulièrement le cas, si l'on en croit le fameux chroniqueur al-Tabarî, lors d'un épisode militaire célèbre au début du ix<sup>e</sup> siècle, quelque temps avant le siège de la cité byzantine d'Héraclée en 806 par les armées abbassides<sup>25</sup>. Le contexte est en effet à l'opposition entre le calife Harûn ar-Rashîd et l'empereur Nicéphore I<sup>er</sup> depuis que ce dernier s'est emparé du pouvoir en 802 et a écarté de ce fait l'impératrice Irène. Or celle-ci payait tribut à Bagdad depuis plusieurs années, tribut que le nouvel empereur refuse désormais de verser. Il le fait savoir au calife, par lettre, et l'aurait même mis en demeure de rembourser les sommes versées par Irène. L'affront est direct et la lettre se termine par un appel à la confrontation armée si Harûn n'opte pas pour ce remboursement<sup>26</sup>. D'après les chroniqueurs arabes, la réponse est immédiate après réception de la missive impériale qui fait entrer le calife dans une violente colère. Le célèbre compilateur tardif et secrétaire de chancellerie mamlouke al-Qalqashandî assure même que la réponse abbasside aurait été directement rédigée par le

<sup>22</sup> CONSTANTIN PORPHYROGÈNE, *De Cerimoniis*, II, 48, p. 690, l. 11, voir STEPHENSON, 2000, p. 38 — mais il est vrai que le *Livre des cérémonies* « préserve la rhétorique » officielle de l'Empire comme le note Paul Stephenson. Voir encore GRÜNBART, 2005, pp. 54-55 et 148-149.

<sup>23</sup> Faut-il rappeler que Constantinople demeure toujours un objectif officiellement avoué des conquêtes militaires arabes, et du califat abbasside en particulier, quand bien même cet horizon s'avère de plus en plus onirique ? Voir CANARD, 1926 ; EL CHEIKH, 2004, pp. 139 *sqq.* ; DROCOURT, 2016, pp. 468-469, avec la bibliographie.

<sup>24</sup> Voir les remarques d'EL CHEIKH, 2004, pp. 87-88 et 96-97.

<sup>25</sup> CANARD, 1962, qui souligne à quel point cet épisode militaire a pu être traité de manière emphatique par plusieurs auteurs arabes.

<sup>26</sup> Voir la lettre citée dans *ibid.*, p. 350 ; DÖLGER, 2009, n° 361a.

calife, insatisfait des versions rédigées par ses secrétaires. Telle qu'elle nous est parvenue en incise dans la chronique de Tabarî, notamment, la lettre califale est aussi virulente que brève, et de teneur sans équivoque. Le calife rejette en bloc la demande de Nicéphore, fermant la porte à toute discussion pacifique. Le chroniqueur arabe assure même que le calife écrit directement au dos de la lettre impériale et partit le jour même assiéger la place forte d'Héraclée<sup>27</sup>. Dans cette lettre du calife, Nicéphore en prend pour son grade, « fils d'une infidèle qu'il est ». Mais ce qui nous intéresse ici au premier chef est ce qualificatif de « chien des Rûm » à son endroit. On le sait, le chien est symbole de bassesse et d'impureté en terre d'Islam et, à ce titre, il est un animal méprisé. De la sorte, le *basileus* est particulièrement rabaisé par l'emploi de ce qualificatif.

Comme l'a suggéré Mohamed T. Mansouri, cet emploi est aussi là pour rendre compte que l'on ne peut concevoir le chien/l'empereur que dans une situation de dépendance à l'égard de son maître. Il doit nécessairement s'incliner, dans tous les sens du terme, face au calife, seul maître du monde possible. De ce fait, ce choix est très clairement « une autre manière de légitimer les attaques permanentes [des tenants de l'islam] contre les terres byzantines<sup>28</sup> ». À l'évidence, le fait ne passe pas inaperçu sur le Bosphore, puisque l'on sait que des traducteurs arabes officient dans les bureaux de la chancellerie, chargés, notamment, de la traduction des lettres grecques en arabe — lettres envoyées aux émirats et califats voisins<sup>29</sup>. Au reste, la comparaison dépréciative va plus loin que la seule correspondance officielle puisque certains chroniqueurs arabes vont jusqu'à employer le verbe *boyer* lorsqu'ils décrivent une attaque byzantine contre les terres d'Islam<sup>30</sup>.

#### DES LETTRES PACIFIQUES ?

#### RHÉTORIQUE ET ARGUMENTS DE L'AFFRONTLEMENT ÉPISTOLAIRE

Ce dernier exemple dévoile les éléments de la rhétorique de l'affrontement. Elle mérite de s'y attarder dans un second temps. Au regard des deux corpus mentionnés en introduction, les relations avec les Bulgares offrent sur ce plan des données particulièrement intéressantes. Répétons que ces lettres constituent un moyen idéal d'entrer dans le vif de la correspondance officielle byzantine, d'origine patriarcale ou impériale, adressée à des voisins directs de l'Empire. De l'an 913 à 927, ces mêmes voisins sont régulièrement en guerre contre l'Empire

<sup>27</sup> « Au nom d'Allah clément et miséricordieux. De Hârûn, émîr des croyants, à Nicéphore, chien des Rûm. J'ai lu ta lettre ô fils d'une infidèle. Ma réponse, tu la verras plutôt que tu ne l'entendras. Salut ! », cité par CANARD, 1962, p. 350.

<sup>28</sup> MANSOURI, 1995, p. 468 et n. 22.

<sup>29</sup> BEIHAMMER, 2012, pp. 388 *sqq.* avec les références.

<sup>30</sup> En outre, un défilé montagnueux dans la région du Diyâr Bakîr portait le nom de « défilé des chiens » pour rappeler une défaite byzantine face aux Perses dans cette zone : MANSOURI, 1995, p. 469.

et en menacent même le cœur : Constantinople. Cette double dimension d'une richesse documentaire que prolonge un contexte d'affrontement militaire nous conduit à présenter certains aspects de la rhétorique épistolaire byzantine. Ils invitent à la comparaison avec les relations avec Rome, quasiment au même moment pour l'essentiel, mais sans qu'il y ait toutefois dans ce cas de luttes armées directes entre l'ancienne et la nouvelle Rome.

Il n'est point utile de rappeler ici que les Bulgares se convertissent au christianisme en 864, le khan Boris devenant par la même occasion Boris-Michel, adoptant le nom de son parrain, l'empereur byzantin Michel III. Cette conversion s'est faite, on le sait, sur fond de rivalités entre les patriarchats de Rome et de Constantinople, deux sièges rivaux révélant les enjeux du passage au christianisme des peuples slaves, ou slavisés comme les Bulgares, dans les Balkans — le tout sur fond d'une animosité accrue du fait du schisme de Photius, thème que je ne développerai pas ici. Toujours est-il qu'un demi-siècle plus tard, ces mêmes Bulgares, chrétiens et demeurés, certes après quelques attermoissements, dans le giron du patriarcat de Constantinople, autrement dit dans l'ombre de l'Empire byzantin, remettent en cause l'équilibre des puissances. Sous l'égide de leur souverain, le tsar Syméon, ils lancent des opérations militaires répétées contre ce même Empire dès 913.

C'est dans ce cadre que l'analyse de la correspondance officielle, conservée hélas dans un seul sens, prend toute sa dimension. Premier constat d'ensemble, les épistoliers officiels des chancelleries impériale et patriarcale insistent sur le fait que d'attaquer des chrétiens comme le font des Bulgares est la pire des attitudes. Mener en effet des offensives armées contre le territoire impérial revient à mener une guerre fratricide aux yeux de Constantinople. Une « guerre civile » qui est la pire des abominations dans les mentalités byzantines, ce dont témoignent bien d'autres auteurs grecs dans d'autres contextes, notamment postérieurs<sup>31</sup>. Dans une lettre envoyée au début de juillet 913, Nicolas Mystikos le reproche à Syméon alors que l'annonce d'une offensive de ce dernier contre l'Empire vient d'être faite à Constantinople<sup>32</sup>. D'une part, il joue en quelque sorte sur la corde sensible de son lecteur, lui, qu'il désigne comme « le plus chrétien » (ὁ Χριστιανικώτατος) d'entre tous ayant lancé « la pire des expéditions » (τὴν πονηρὰν ἐκείνην ἐκστρατείαν) faite « contre les chrétiens » (κατὰ Χριστιανῶν)<sup>33</sup>. D'autre part, dans l'ensemble de cette lettre — comme dans les autres postérieures envoyées au même Syméon, du reste — les mots du patriarche pèsent sur la parenté fictive entre un père (l'empereur) et son fils (Syméon), assimilant de ce fait cette attaque à une révolte du second contre

<sup>31</sup> Sur ces questions : DUCELLIER, 1976, pp. 179-180, et, plus largement : CHEYNET, 2009, et Id., 2013.

<sup>32</sup> GRUMEL, DARROUZÈS, 1989, n° 641.

<sup>33</sup> NICOLAS MYSTIKOS, *Letters*, ep. 5, p. 26, l. 13-15. La sensibilité chrétienne de son destinataire bulgare est un lieu commun que l'on retrouvera dans d'autres lettres, et sous d'autres plumes, voir, entre autres exemples, chez THÉODORE DAPHNOPATÈS, *Correspondance*, ep. 6, pp. 76-79, dans une autre lettre adressée à Syméon.

le premier, autrement dit une remise en cause de la *taxis*, l'ordre naturel du monde dont l'empereur et l'Empire seuls sont les garants<sup>34</sup>. Nicolas Mystikos est alors d'autant plus à même de développer ces thèmes qu'il est aussi régent de l'Empire depuis la mort de l'empereur Alexandre, le 6 juin 913.

En outre, le patriarche ne manque pas de tancer Syméon du fait qu'en agissant de la sorte, il rompt aussi des traités passés et des engagements solennels pris sous serment. Il se montre ainsi parjure<sup>35</sup>, et sa foi de chrétien est donc directement remise en cause par Mystikos<sup>36</sup>. Tout aussi grave, il est assimilé à un *tyrannos*, un tyran, autrement dit de rang strictement égal à un usurpateur issu de l'armée ou de l'aristocratie byzantine comme l'histoire byzantine en administre tant d'exemples<sup>37</sup>. La tonalité des propos du patriarche fait de Syméon un ennemi de l'intérieur en quelque sorte. Elle témoigne pourtant, à notre sens, de la faiblesse implicite de la cour impériale à cette date qui n'a plus que ces mots et cette rhétorique, avant l'effort des armes, pour lutter contre les Bulgares. Ils ne suffiront nullement à faire reculer cet adversaire. Mystikos en vient en effet à assimiler cette offensive à un rapt (τὸ ἄρπαιγμα) à l'encontre de l'Empire que le Christ a magnifié sur Terre<sup>38</sup>.

Cette rhétorique s'avère un bon reflet de l'idéologie impériale mettant en exergue qu'il ne saurait y avoir qu'un seul empereur lieutenant de Dieu sur Terre, que tout acte contre lui est une impudence et, en provenant d'un prince chrétien, une remise en cause épouvantable de l'ordre du monde. Elle ne sait arrêter Syméon en si bon chemin, lui qui se lance donc, dès ce moment-là, dans une série d'opérations militaires, entrecoupées de rares trêves, qui perdureront contre Byzance pendant plus d'une décennie. Dans ce contexte, les nombreuses lettres conservées entre les chancelleries patriarcale et impériale et la cour bulgare vont largement reprendre ces premiers éléments.

Plus que la seule dimension idéologique qui voit vaciller le *basileus* sur son piédestal avec ces entreprises militaires, la conquête et présence bulgare sur des territoires impériaux s'annonce clairement comme l'un des aspects les plus problématiques de cette nouvelle donne des relations bilatérales. Elle ampute l'Empire d'une partie de son assise. De ce fait, ces annexions bulgares exigent

<sup>34</sup> Cette idée sera particulièrement reprise et développée, plus tard, sous Romain I<sup>er</sup>, l'empereur regrettant que Syméon, tenant « le rang d'un fils », se soit « évadé de cette filiation spirituelle » ; de la sorte, il « a bouleversé l'ordre [*taxis*] et porté le trouble », tant dans la filiation spirituelle que dans celle naturelle, « comme un fils qui prend des airs envers son père, ce qui a produit les outrages terribles de la guerre » (*ibid.*, p. 73, l. 56-59 et p. 72 [traduction reprise ici]). Sur la notion de *taxis* et l'idéologie politique : AHRWEILER, 1975, pp. 129-147.

<sup>35</sup> NICOLAS MYSTIKOS, *Letters*, ep. 5, p. 28, l. 27-31 et p. 32, l. 100-101, lorsque le patriarche lui affirme combien il est préférable d'être nommé le souverain investi par Dieu plutôt que le « *tyrannos* » (voir plus bas) ; sur la condamnation de rupture des serments : DROCOURT, 2003, pp. 57-65.

<sup>36</sup> NICOLAS MYSTIKOS, *Letters*, ep. 5, p. 32, l. 115-121.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 30, l. 67 sqq. Sur cette notion de *tyrannos* : DUCCELLIER, 1996 ; CHEYNET, 1990, pp. 177-184.

<sup>38</sup> NICOLAS MYSTIKOS, *Letters*, ep. 5, p. 32, l. 102-103.

restitution comme le rappelle Romain I<sup>er</sup> Lécapène à Syméon au printemps 925, sous la plume cette fois-ci de Théodore Daphnopatès. Cette prise de territoire s'est en effet faite « par la violence et par la guerre » et ne saurait donc être légitime<sup>39</sup>. Une illégitimité qui du reste fait écho à celle du titre même dont s'est emparé Syméon, celui d'« empereur des Bulgares et des Romains ». C'est là une usurpation pour la cour impériale qu'on ne manque pas de souligner. Convoquant l'évangile de Luc (3, 14), le *basileus* reproche à Syméon de ne pas s'être « contenté de [sa] propre ration<sup>40</sup> ». Si le titre d'empereur des Bulgares ne semble pas gêner outre mesure le Bosphore, et a été reconnu en 924, le titre qui est relatif aux Romains ne passe pas<sup>41</sup>. Et la cour byzantine de marteler, par la plume de Daphnopatès, que « ce qui est obtenu par la violence n'est pas de nature à durer », ou encore, en filant la métaphore animalière, de critiquer Syméon pour s'être « par[é], comme un geai, des plumes d'autrui » — lesquelles, toutefois, tomberont bientôt et accuseront « la fausseté et l'illégitimité » des prétentions de Syméon<sup>42</sup>. Notons que l'impérial auteur sait, dans une lettre précédente, mais toujours au printemps 925, se montrer moqueur à l'endroit de Syméon et de ce titre : « si tu désires te faire appeler empereur des Romains, tu peux à plaisir te proclamer aussi maître de la terre entière [...] ou bien si tu préfères, fais-toi aussi calife des Sarrasins pour inspirer encore plus de terreur à ceux qui l'entendront...<sup>43</sup> ». Ce sont là encore, toutefois, pour ces deux lettres, des positions rhétoriques qui n'empêcheront ni Syméon de poursuivre son offensive, ni à son fils et successeur, Pierre, de se voir reconnaître en 927 le titre d'empereur des Bulgares par la même cour byzantine, rétablissant en outre un tribut annuel que les Byzantins paieront à Pierre, et confirmant cette décision et la paix revenue par une alliance matrimoniale<sup>44</sup>.

Pour conduire Syméon à la raison, toutefois, le patriarche Nicolas Mystikos va assez loin dans son argumentation, espérant sans doute le toucher dans son amour-propre. Il use en particulier d'arguments de nature historique pour lui démontrer combien d'autres voisins de l'Empire avant lui se sont montrés,

<sup>39</sup> THÉODORE DAPHNOPATÈS, *Correspondance*, ep. 6, p. 75, l. 105; DÖLGER, 2003, n° 607; déjà, dans la lettre précédente, cette question de la restitution des territoires était posée: THÉODORE DAPHNOPATÈS, *Correspondance*, ep. 5, pp. 65-67 (DÖLGER, 2003, n° 606).

<sup>40</sup> THÉODORE DAPHNOPATÈS, *Correspondance*, ep. 6, p. 73, l. 67.

<sup>41</sup> *Ibid.*, l. 59-60 et 70-71: « dans ton pays, tu peux faire ce qu'il te plaît » (pp. 72-73). Déjà plus tôt, en 913, Syméon a été couronné *basileus tôn Bulgarôn* uniquement, même si les chroniqueurs grecs tendent à le cacher: STEPHENSON, 2000, pp. 22-23; *Jean Skylitzès*, p. 170 et les n. 22 et 23, avec les mises au point de Jean-Claude Cheynet.

<sup>42</sup> THÉODORE DAPHNOPATÈS, *Correspondance*, ep. 6, p. 73, l. 74-78; les éditeurs de ce texte assurent qu'il s'agit là d'une fable tirée d'Ésope.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 59, l. 28-31: nous reprenons ici la traduction avec une modification, car le qualificatif d'« émir » choisi par les traducteurs de ce passage n'est pas tenable: Daphnopatès parle bien de l'*ameroumnès tôn Sarakènon* (ἀμερουμνῆς τῶν Σαρακηνῶν), translittération d'*amir al-muminin* pour le premier terme. Il s'agit donc du « Commandeur des Croyants », autrement dit le calife, voir DROCOURT, 2017b, pp. 127-128.

<sup>44</sup> SHEPARD, 1995.

eux, bien plus sages et respectables. De la sorte, en convoquant les rois perses par exemple, non seulement Mystikos amène son correspondant à réfléchir à son attitude, mais il lui démontre de manière implicite combien sa conduite le place en marge des souverains d'importance<sup>45</sup>. En l'excluant des grands de ce monde, il vise à le faire réagir. Si l'on peut douter des effets de cette rhétorique là encore, il paraît indéniable que de tels arguments ne sont pas tombés à plat aux oreilles de Syméon. Rappelons en effet qu'avant de devenir le redoutable voisin et adversaire de Byzance, le futur souverain bulgare a grandi à Constantinople où il était otage. Ces années de jeunesse sont aussi celles d'une éducation à la « romaine » (byzantine) ; elles lui permettent de bien connaître les rouages de l'administration byzantine, ses forces comme ses faiblesses ; en outre, il parle le grec ce qu'attestent les sources byzantines, et ces éléments tirés du passé ne lui sont certainement pas inconnus<sup>46</sup>.

Modèles tirés du passé, *exempla* que peuvent même constituer des *barbares* et voisins non chrétiens, l'épistolier officiel de la cour de Romain I<sup>er</sup> en vient même à reconnaître qu'avec ces guerres bulgare-byzantines, « nous nous montrons pires que des barbares<sup>47</sup> », après avoir filé lui aussi la métaphore animalière pour souligner que même les bêtes sauvages (τὰ θηρία) savent vivre en paix entre elles<sup>48</sup>. Au total, une rhétorique usant d'arguments originaux, certes, mais qui reste dans la limite de propos très mesurés. Au contraire, d'autres lettres témoignent d'un véritable dérapage verbal qui passe par l'écrit. Ce dérapage prend plusieurs formes.

Il passe d'abord par l'exagération. C'est « tout l'Occident » (πᾶσαν τὴν Δύσιν) que Syméon a ravagé et qui a « emmené en captivité tous ses habitants », comme le déplore Daphnopatès, tout en donnant du reste, dans cette même phrase, du « frère spirituel » pour s'adresser au Bulgare<sup>49</sup>. Une attitude qui, dans ce même passage, fonderait la prétention de Syméon à se dire « empereur des Romains ». Syméon n'est pas en reste dans cette escalade des mots, et le dérapage peut facilement prendre le visage de l'insulte. Dans une réponse patriarcale de Mystikos, datée du début de l'année 918 — suite à une défaite militaire impériale —, on apprend que dans une lettre précédente à laquelle Mystikos répond, le tsar bulgare aurait volontiers accusé son interlocuteur de gâtisme<sup>50</sup>. Et le patriarche de

<sup>45</sup> Voir ainsi pour le détail les passages suivants, entre autres : NICOLAS MYSTIKOS, *Letters*, ep. 5, pp. 32-34, et ep. 20, p. 70, voir l'analyse de SHEPARD, 2003. Sur cet usage d'un certain modèle donné par les Barbares de l'Empire et présenté comme tel dans la correspondance officielle, voir DROCOURT, 2017b.

<sup>46</sup> SHEPARD, 2006 ; ID., 2003, p. 93.

<sup>47</sup> THÉODORE DAPHNOPATÈS, *Correspondance*, ep. 7, pp. 84-85, l. 66.

<sup>48</sup> *Ibid.*, pp. 80-81, l. 27-33.

<sup>49</sup> *Ibid.*, ep. 5, p. 59, l. 37-39. Là encore, la remarque de l'épistolier concerne les terres occidentales vues de Constantinople, autrement dit les territoires balkaniques. Cependant, l'ensemble de ces espaces relevant de l'Empire n'est pas affecté par les assauts des Bulgares, et encore moins la partie la plus occidentale de l'Empire à cette date, l'Italie du Sud ; l'exagération est donc manifeste.

<sup>50</sup> NICOLAS MYSTIKOS, *Letters*, ep. 10, p. 68, l. 4.

réagir en jouant sur la filiation spirituelle unissant Syméon au même patriarche de Constantinople : peut-on qualifier de fils quelqu'un qui insulte son père ? Il ironise même, plus bas, dans sa réponse en se qualifiant volontairement de « vieux père », tel un *has been* s'adressant à ce « jeune homme » qu'est le tsar — âgé alors d'environ cinquante-cinq ans. Dans cette même lettre, un mot est lâché par l'épistolier qui nous dit tant de la perception byzantine de ces entreprises bulgares : le mot d'*hybris*<sup>51</sup>. La démesure est aussi, assurément, l'une des tares du barbare, et, plus que jamais, Syméon en donne la preuve, et il convient de le lui faire savoir — lui qui, aussi, a suivi une éducation à la cour impériale de Constantinople. Insulte et démesure qui conduisent Mystikos à rude recommandation à l'endroit de son destinataire : « prends garde à tes pensées, à ce que tu dis, à ce que tu écris », lui lance-t-il<sup>52</sup>.

Le concept comme le terme d'*hybris* n'est pas absent de la correspondance fournie et plus d'une fois tendue entre les évêques de Rome et le trône impérial comme patriarcal byzantin. Dans les derniers soubresauts de la période dite du schisme de Photius, la réponse, connue dans une version grecque, que donne le pape Étienne V à une lettre perdue de Basile I<sup>er</sup> en fournit un exemple. À deux reprises, le pape assure que l'Église de Rome a eu à souffrir de l'injure (*hybris*) qui lui a été faite — non pas tant de la part de l'empereur dont il faut alors, à Rome, s'assurer de l'aide militaire contre les incursions sarrasines, mais bien plutôt du patriarche Photius<sup>53</sup>. Celui-ci s'était vivement opposé à l'avènement pontifical de Marin, déjà évêque avant d'occuper le trône de saint Pierre, et l'avait donc fait savoir dans une lettre envoyée à Rome qui trouve une réponse avec le successeur de Marin, Étienne V. Ce dernier, avec cette lettre, exécute un numéro d'équilibriste, car s'il doit se concilier les faveurs du *basileus*, il ne peut rester sans réagir aux accusations de Photius, en partie assimilées à ces injures de la démesure<sup>54</sup>. Ses mots sont toutefois durs. Dès l'adresse d'ailleurs, il annonce la couleur, en qualifiant Basile d'« empereur ami du Christ », mais « égaré par Photius » (παροδηγηθεῖς ὑπὸ Φωτίου), ce qui n'est pas une moindre accusation<sup>55</sup>. Selon le pape, le même Basile s'est laissé berné par certains membres de son entourage, ces « sales mouches malodorantes », ces « scorpions armés de dards » et autres « serpents à la langue tripartite » qui ont « souillé » les oreilles impériales<sup>56</sup>. Comme d'autres, ils ont pu ainsi « aboyer » (ὕλακτέω) contre la chaire du très saint pontife<sup>57</sup>. Nous retrouvons ici une métaphore

<sup>51</sup> *Ibid.*, l. 3-4, précisément dans le passage soulignant l'insulte du fils à un père, ou plus bas, l. 10.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 70, l. 14-15.

<sup>53</sup> GRUMEL, 1953, voir la version grecque, §§ 50 et 55, respectivement pp. 145 et 146 ; Vitalien Grumel considère, p. 136, que la lettre initiale de Basile au pape devait se caractériser par « la violence de l'attaque ».

<sup>54</sup> Voir l'interprétation de cette lettre donnée par VLYSIDOU, 2007, p. 132 qui met en avant cette notion d'*hybris*.

<sup>55</sup> GRUMEL, 1953, p. 137 (grec) et p. 148 (trad.).

<sup>56</sup> *Ibid.*, § 20, p. 140 (et p. 150, trad.).

<sup>57</sup> *Ibid.*, § 47, p. 144 (p. 153, trad.), et voir § 34, p. 142 (p. 151, trad.).



employée, nous l'avons vu, sous d'autres latitudes et par d'autres chancelleries. Et l'évêque de Rome de terminer sous la forme d'une vive menace à l'endroit du *basileus*, ici son « fils spirituel » : celle de ne point se « révolter contre la sainte, catholique et apostolique Église des Romains, pour ne point éprouver le glaive du bienheureux Pierre le Coryphée des Apôtres »<sup>58</sup>. Une manière non feinte de réaffirmer la primauté de Rome, alors saillante pierre d'achoppement, on le sait, dans l'entente entre Rome et Constantinople. Belle rhétorique pontificale tout autant que défi verbal audacieux lancé à l'empereur qui montre aussi combien cette mention d'un glaive « à double tranchant » que brandit le pape peut être employée en dehors d'un contexte d'affrontement militaire entre deux adversaires prêts à en découdre sur le champ de bataille.

On notera enfin, au-delà de cette rhétorique qui en vient aux dérapages puis aux menaces, qu'un autre levier d'opposition peut se faire jour dans la correspondance officielle. Il est d'ordre culturel, notamment linguistique, et apparaît dans les relations entre cours latines, notamment pontificale, et byzantines. D'après nous, il est pleinement significatif qu'il soit relayé dans nos sources dès cette fin de ix<sup>e</sup> siècle : il témoigne du fossé culturel qui se fait jour désormais entre Byzance et l'Occident chrétien et qui semble de plus en plus éloigner ces deux ensembles. Il rend compte aussi, de manière implicite, du fait que les arguments d'opposition et les mises en garde évoquées plus haut ne suffisent plus pour dire son désaccord ou pour montrer son mépris de l'autre. On va ainsi chercher à parler de haut en piochant dans ces éléments culturels, d'autant plus solides, peut-être, aux yeux de ceux qui les emploient qu'ils sont jugés comme irréductibles<sup>59</sup>.

Nous retrouvons ici l'accusation déjà évoquée, car si symptomatique du contexte de tensions qui l'entoure, de « langue scythique et barbare » dont use Michel III pour disqualifier la langue latine dans une lettre adressée à Nicolas I<sup>er</sup> en 865 dans le contexte que l'on sait. La lettre impériale est perdue, mais la longue réponse du pape est, elle, conservée. Elle est très vive et discute assez longuement de cette discorde autour de la langue<sup>60</sup>. À lire le pape, c'est une certaine frénésie ou même un délire (*furor*) qui se serait emparé de l'empereur avec un tel qualificatif à l'endroit de la langue latine, et cela doit être considéré,

<sup>58</sup> GRUMEL, 1953, § 58, p. 146 (p. 154, trad.).

<sup>59</sup> De tels éléments renvoient tout à la fois à la dimension intellectuelle attachée aux contacts diplomatiques par la voie des ambassadeurs, de même qu'à une autre question plus pragmatique : celle de la langue ou des langues usitée(s) pour se comprendre lors de telles rencontres officielles, DROCOURT, 2012 ; ID., 2017a. Plus largement, sur la dimension culturelle et/ou politique des revendications romaines des *basileis* byzantins dans la polémique avec les empereurs germaniques et le pape Nicolas I<sup>er</sup>, voir la fine analyse de DMITRIEV, 2015.

<sup>60</sup> NICOLAS I<sup>er</sup>, *Epistolae*, ep. 88, p. 459, l. 5-32. La réponse est datée du 28 septembre 865 : JAFFÉ, *Regesta pontificum romanorum*, n° 3727 ; DÖLGER, 2009, n° 464 ; DMITRIEV, 2015, pp. 19 *sqq.* ; comme le souligne cet historien, il n'est pas impossible que le patriarche Photius soit l'auteur de la lettre perdue de Michel III : *ibid.*, p. 19 et n. 79 (avec les références). Sur cette réponse du pape et ses divers éléments polémiques, en particulier autour de la langue, voir désormais l'analyse détaillée de CHRYSOS, 2019 ; sur les aspects plus ecclésiologiques : ID., 2018, pp. 326-330.

poursuit Nicolas I<sup>er</sup>, comme une injure (*injuria*). Et le pape d'indiquer à son impérial lecteur qu'il insulte ici la langue des chrétiens — manière de rappeler que le latin est, comme le grec et l'hébreu, langue sacrée du christianisme. Elle honore le vrai Dieu, alors que Scythes et barbares vivent dans l'ignorance, telles des bêtes, honorant des arbres ou des pierres. Mais le pape va plus loin. Il remet directement en cause le qualificatif d'empereur des Romains dont se targue Michel III, soulignant combien il est ridicule (*ridiculum*) de se nommer comme tel dès lors que l'on est ignorant de la langue des Romains — entendant ici soit les habitants de Rome, soit les héritiers de l'Empire romain au sens classique ou tardif<sup>61</sup>. En outre, à lire le pape, Michel III se serait plaint que la traduction de documents du latin au grec aurait engendré erreurs et barbarismes. À cela, Nicolas I<sup>er</sup> répond en taclant la cour impériale qui n'emploierait que des interprètes traduisant des mots par des mots et non des mots par des sens. La remarque est intéressante, car elle renvoie à la question pratique de la traduction effective des documents circulant dans des langues différentes entre ces cours<sup>62</sup>. Sans s'attarder sur cette question, on ne peut s'empêcher de mettre en parallèle cette remarque pontificale, fût-elle infondée, avec l'idée, présente plus tôt dans cette même lettre, que les Byzantins ont pour habitude de falsifier certains documents envoyés par la papauté, comme ils l'auraient fait lors de conciles précédents<sup>63</sup>. Des développements qui amènent au total le pape à écrire à Michel III qu'il doit abandonner désormais son titre d'empereur des Romains puisque seraient barbares, d'après le *basileus*, ceux qui se réclament de cet empereur<sup>64</sup>. On le voit, la question de la titulature et du titre impérial rejaillit de nouveau avec éclat dans cette passe d'armes.

Si cette lettre et son ton virulent ont été diversement appréciés par les historiens<sup>65</sup>, un même ton et un thème identique relatif à la controverse autour du titre d'empereur des Romains se retrouvent dans la fameuse lettre de l'empereur carolingien Louis II à Basile I<sup>er</sup> peu de temps après, en 871. Là aussi, elle est une réponse à une lettre byzantine initiale et perdue<sup>66</sup>; là encore, elle est rédigée dans un contexte de tensions militaires, celui induit par le siège mené conjointement contre Bari par les deux armées impériales. On a d'ailleurs pu considérer que tant la lettre pontificale de 865 que celle impériale de 871

<sup>61</sup> Comme l'indique Nicolas, dès l'adresse (*in principio epistolae vestrae*) Michel III s'appelle « empereur des Romains », mais ne craint nullement de dire ensuite que la langue romaine est barbare : NICOLAS I<sup>er</sup>, *Epistolae*, ep. 88, p. 459, l. 25-26 ; DMITRIEV, 2015, p. 22.

<sup>62</sup> Sur cette question, voir les remarques du *Liber pontificalis*, II, p. 179 ; voir aussi GASTGEBER, 2010, p. 100 ; DROCOURT, 2017a ; CHRYSOS, 2019, pp. 267-268.

<sup>63</sup> NICOLAS I<sup>er</sup>, *Epistolae*, ep. 88, p. 457, l. 28-29 ; voir DVORNIK, 1950, p. 163, ou encore WICKHAM, 1998, p. 253, et n. 23 pour d'autres passages de critique identique dans d'autres lettres pontificales ; CHRYSOS, 2018, pp. 330-331 ; Id., 2019, pp. 268-269. Voir aussi dans ce volume l'article de Giulia Cò.

<sup>64</sup> NICOLAS I<sup>er</sup>, *Epistolae*, ep. 88, p. 459, l. 31-32.

<sup>65</sup> Outre la bibliographie déjà citée, on lira DVORNIK, 1950, pp. 165 *sq.* ; SIMEONOVA, 1998, pp. 165-175 ; ROCHETTE, 2012, p. 323.

<sup>66</sup> LOUNGHIS, 1980, p. 192, n. 4 ; NERLICH, 1999, pp. 45-46 et 284-285 ; DÖLGER, 2003, n° 487.

avaient pu être rédigées par un seul et même homme, Anastase le Bibliothécaire<sup>67</sup>. Au-delà des discussions sur le titre impérial, l'argument de la langue latine abandonnée par les empereurs qui se disent romains apparaît clairement. Ces empereurs, assure l'épistolier au nom du pouvoir carolingien, l'ont délaissée comme ils ont abandonné la ville, le siège et les résidents de Rome pour une ville, un siège, un peuple (*gens*) et une langue différents<sup>68</sup>. À ces discussions, qu'on peut considérer comme limitées à quelques beaux esprits et idéologues des chancelleries, font écho les tractations dont parle Liudprand de Crémone, en 968, bien au fait, lui aussi, des susceptibilités des Byzantins sur le Bosphore. À le lire, toute une discussion se serait effectivement engagée sur le titre de Romains durant l'une de ses entrevues au palais, discussion pendant laquelle, du reste, Liudprand reprend l'argument des empereurs byzantins ayant changé depuis leur installation à Constantinople, « de langue, de mœurs » et même « de vêtements »<sup>69</sup>. Et avec ce dernier argument, nous sommes bien là dans des critiques relatives à la culture de l'Autre que l'on tend, en contexte polémique, à déprécier<sup>70</sup>.

#### CONFLITS, INSULTES ET RHÉTORIQUE ÉPISTOLAIRE

Pour clore ce tour d'horizon, il convient de constater tout d'abord qu'entre Byzance et ses voisins occidentaux il n'est nullement nécessaire d'être en situation de conflit armé pour croiser le fer sur le plan de la rhétorique épistolaire. Cette dernière peut même s'avérer très polémique et incarner par l'écrit une escalade verbale dont, logiquement, l'historien n'a quasiment plus de traces, et dont les émissaires officiels et porteurs de missives ont dû être tout à la fois les premiers témoins, les acteurs, mais aussi les victimes quelquefois. Il faut noter en outre que les propos polémiques, qui peuvent prendre la forme de l'insulte, débutent très tôt dans certaines lettres. Ils apparaissent du reste dès l'adresse lorsque les questions de titulature mettent en avant la rivalité entre deux souverains qui prétendent au même titre, ou du moins à un titre proche. Les autres éléments rhétoriques offensifs et offensants peuvent être directs, virulents, mais aussi plus implicites ou sournois. À ce titre, certaines des lettres

<sup>67</sup> Voir sur ce point les références données par FÖGEN, 1998, pp. 20-21, n. 35 et 40; GASTGEBER, 2010, pp. 92-99; WICKHAM, 1998, p. 253; DMITRIEV, 2015, p. 27, n. 117; CHRYSOS, 2018, p. 326, n. 65.

<sup>68</sup> *Chronicon Salernitanum*, c. 107, p. 114, l. 11-15. Plus bas, Louis II reprend même Basile I<sup>er</sup> pour son écriture des mots *rex* et *regem*, mal écrits dans la lettre initiale de Basile: *ibid.*, p. 115, l. 10-14; voir aussi FÖGEN, 1998, p. 21, n. 40.

<sup>69</sup> LIUDPRAND DE CRÉMONE, *Œuvres, Legatio*, § 51, pp. 406-407. C'est aussi le moment où Liudprand explique et prend fait et cause pour la papauté ayant envoyé à Nicéphore Phokas la lettre avec l'adresse que l'on sait (voir plus haut) et se défend que son maître, Otton I<sup>er</sup>, y est pour quelque chose.

<sup>70</sup> Ce qui crée et/ou renforce une « altérité superficielle », assurément magnifiée par le contexte de tensions exacerbées: voir désormais PETERS-CUSTOT, 2017, pp. 54-60.

échangées entre l'Occident latin et Byzance méritaient pleinement d'être comparées à la correspondance nourrie entre Constantinople et les Bulgares au début du x<sup>e</sup> siècle.

Par ailleurs, dans le cadre des écrits produits par la chancellerie impériale ou patriarcale (Nicolas Mystikos) byzantine, on relèvera sans surprise que le spectre de l'argumentation rhétorique est large. Références scripturaires, *exempla* et métaphores animalières, références au passé sont tour à tour convoqués pour défendre une position, renforcer une opposition ou entretenir la polémique. Néanmoins s'ils manifestent une volonté de puissance et d'autorité, ils demeurent souvent légers face à la réalité de l'affrontement militaire qui se profile. Aussi de tels arguments ne sont-ils nullement choisis au hasard et ils visent sans complexe leur destinataire, comme l'exemple des échanges avec le Bulgare Syméon l'indique. Dans le cas des contacts avec l'Occident latin, il paraît pleinement significatif que ces arguments polémiques deviennent synonymes d'arguments identitaires ou d'ordre culturel, autour des questions de langue notamment. Ils démontrent d'après nous combien ces éléments invoqués sont le signe d'écarts considérés comme de plus en plus irréductibles entre Byzance et ce monde occidental, quand bien même ils ne sont pas, en soi, insurmontables.

On notera enfin que bien des lettres les plus offensives (lettres des *basileis* au pape Nicolas I<sup>er</sup> en 865 ou à l'empereur Louis II six ans plus tard ; lettres de Syméon) ne nous sont pas parvenues. Elles ne sont connues que par les réponses qu'elles ont suscitées. Cette réalité est assurément le fruit des avatars de la transmission des documents depuis le haut Moyen Âge jusqu'à aujourd'hui. On doit toutefois se demander si certains d'entre eux n'ont pas été volontairement détruits ou mis à l'index, précisément du fait de leur caractère insultant. Cet aspect renvoie à une autre question en lien direct avec la thématique des « lettres et conflits » : la manipulation de l'objet-lettre qui mériterait une étude à part.